

EMMANUELLE FAGUER

Les désobéissantes

Harper
Collins
NOIR

© 2023, HarperCollins France.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-1283-5 — ISSN 2551-0096

Prologue

Le concert s'acheva sur le *Nocturne* posthume n° 20 de Frédéric Chopin. Les applaudissements résonnèrent dans la salle de spectacle du Metropolitan Opera de New York. Le pianiste se leva et salua la foule qui l'acclamait. D'un regard attentif, il chercha en vain quelqu'un au premier rang. Son tour d'horizon terminé, il s'éloigna vers les coulisses. Les applaudissements continuèrent pendant plusieurs minutes. Comme il était de coutume, les spectateurs attendirent qu'il se présente au rappel. Mais, pour la première fois de sa carrière, le pianiste ne remonta pas sur scène.

Quelques jours plus tard, au début du mois d'octobre 1994, une annonce ébranla le monde de la musique : ce concert new-yorkais était son dernier. Pendant vingt-six ans plus personne n'entendit parler de Marcus Solar.

PARTIE I

Diane

1

Belleville, octobre 2020

Gabrielle Jansen avait voulu partir tôt, avant le rush matinal et les embouteillages sur l'autoroute. Un seul arrêt pour un café express à la machine de la station-service. Des hommes d'affaires pressés côtoyaient des routiers qui roulaient leur cigarette entre leurs doigts épais. Une faune du petit jour qui ne se recroisait qu'à la tombée de la nuit. Gabrielle aimait quand la quiétude du matin s'installait pour chasser l'obscurité. Elle dépassait la vitesse moyenne. La nature s'évanouissait sur son passage, les arbres défilaient en accéléré. Elle n'entendait ni les klaxons ni les insultes. Les autres cessaient d'exister. Un état de grâce éphémère qui précédait l'effervescence de la journée à venir.

Il faisait encore nuit quand elle s'engagea dans une allée peuplée de cèdres. Un mur de plusieurs mètres longeait la route. Elle coupa le moteur et descendit de sa voiture. Le vent automnal sifflait entre les branches. Quelques oiseaux s'éveillaient dans des cris. La vie était suspendue à un fil imaginaire, entre le silence de la nuit et les premières heures du jour.

Au loin, les contours d'une toiture mansardée se fondaient dans la brume. Gabrielle s'arrêta devant un portail en fer rouillé. Derrière, une construction pittoresque se dessinait. Un manoir

imposant entouré d'un vaste parc mal entretenu. Elle poussa la grille dans un désagréable crissement de gravier et leva les yeux. Aucune lumière n'était allumée.

Gabrielle jeta un regard autour d'elle. Le parc était dans l'état d'abandon habituel. Les fleurs mouraient dans leurs pots ; les feuilles s'amoncelaient sur l'herbe sèche. Les jardiniers n'étaient pas venus.

Elle sortit son double de clés et ouvrit la porte d'entrée. Le manoir était plongé dans l'obscurité. Seul son pas sur le parquet brisait la quiétude du lieu.

C'est là qu'elle l'aperçut. Là, face à elle, au pied de l'escalier en bois menant au premier étage. Elle sentit le souffle lui manquer à mesure que son regard se concentrait sur cette masse noire, étalée sous ses yeux.

Une femme gisait sur le sol. Son sang formait une auréole mortuaire autour de sa tête. Gabrielle courut vers elle et prit son pouls. Elle recula de quelques mètres en comprenant qu'elle était morte. Son champ de vision se rétrécit. Tout devint flou autour d'elle. Le corps inerte semblait se fondre dans l'ombre pour s'y engouffrer.

Gabrielle monta l'escalier jusqu'au premier étage et ouvrit une porte à toute vitesse. L'odeur putride qui se dégagea de la pièce lui souleva l'estomac. Elle alluma l'interrupteur en tremblant. Face à elle, un homme reposait dans un grand lit aux draps soyeux. Immobile, il semblait dormir, mais sa poitrine ne s'agitait d'aucune respiration. Toute vie s'était échappée de son visage. Il était mort. Elle cria si fort que les murs du manoir s'ébranlèrent et les oiseaux quittèrent leurs branches. Au loin, le jour se levait.

2

Leïla Cherfa reçut un appel de son supérieur vers 8 h 40. Deux corps avaient été retrouvés sans vie dans un manoir à quinze minutes du centre. Elle devait se rendre tout de suite à la propriété pour constater la situation à ses côtés.

Elle enfila un jean, un col roulé et sa veste en cuir. Elle chaussa ses Nike Air Force et, sans même manger ni boire un café, claqua la porte de son appartement.

Elle traversa les rues calmes de Belleville. Petite ville de quinze mille habitants à une heure et demie d'Amiens, celle-ci comptait quatre restaurants convenables, un bar où la pression était bonne et deux supermarchés. Aucune histoire sordide n'enflammait les colonnes du journal local. La vie y était paisible. Les familles étaient résolument attachées au sol picard. Belleville ne connaissait pas d'éclat estival ni de tourisme saisonnier. Loïsivété étudiante s'épanouissait dans la piscine municipale où les jeunes dégustaient des bières tièdes en fin de journée. Leïla avait vu au fil des années ses camarades de classe quitter Belleville pour Amiens ou Paris. La nouvelle génération cherchait l'effervescence des grandes villes. De ses amis d'enfance, peu étaient restés. Elle, elle ne connaissait que Belleville. Et cette vie tranquille la rendait heureuse.

Elle arriva rapidement à l'adresse. En vingt-huit ans d'existence, elle n'avait jamais emprunté cette route peuplée de cèdres. Plusieurs voitures de police stationnaient devant une grille ouverte.

Ronan Weber, le nouveau capitaine de police du commissariat, était en pleine discussion avec un officier en uniforme. Il la salua pendant qu'elle se garait.

Leïla attendit un instant avant de sortir de la voiture. Elle n'avait jamais vu de cadavre de sa vie, et Ronan ne le savait probablement pas. Elle n'était lieutenant que depuis trois mois.

Ses seules enquêtes consistaient en vols à l'arraché et agressions entre mineurs. Elle retira ses mains tremblantes du volant et sortit de sa voiture d'un pas lourd.

La première chose qui frappa Leïla fut l'architecture du lieu. Belleville était une ancienne ville ouvrière, et toutes les maisons se ressemblaient. Des pavillons exigus, sans charme ni attrait particulier. Ce manoir détonnait complètement. Il avait dû appartenir à un ancien grand bourgeois du début du siècle dernier. Mais, avec ses fenêtres étroites, son toit pointu et ses tours octogonales, il rappelait les maisons victoriennes. Les travaux des propriétaires successifs en avaient fait une construction hybride, au charme évident mais un peu suranné.

— Salut, Leïla. T'as pas eu trop de mal à trouver ?

— J'ai grandi ici, je te rappelle !

Leïla sourit à Ronan Weber. La petite quarantaine, il portait une coupe rasée de très près depuis qu'il avait commencé à perdre ses cheveux dix ans plus tôt. Il faisait beaucoup de sport, sûrement pour contrebalancer sa petite taille. Par conséquent, il se tenait extrêmement droit, si droit qu'on en oubliait qu'il ne mesurait même pas un mètre soixante-dix. Il était arrivé d'Amiens six mois plus tôt et il s'était tout de suite entendu avec Leïla. Mais Ronan s'adaptait assez mal. La vie était trop calme pour lui ici. L'agitation de la ville lui manquait.

— Par contre, je ne savais pas qu'il y avait une baraque comme ça dans le coin. C'est canon.

— Et encore, t'as pas vu le parc ! Il s'étend sur plusieurs hectares.

— Hectares ? Mais ça appartient à qui, un endroit pareil ?
— Appartenait. Comme je te disais au téléphone, on a deux cadavres.

Leïla frémit. Le *small talk* était terminé.

— Que s'est-il passé ?

— Tenyier vient d'arriver, il nous dira dès qu'il aura examiné les corps. Mais, à première vue, une chute dans l'escalier et une mort dans son sommeil. C'étaient des personnes âgées.

Elle sentit l'étau dans sa poitrine se desserrer à l'idée qu'il ne s'agisse pas d'une enquête criminelle. Des petits vieux morts chez eux, il y en avait tous les jours en France. Ça faisait partie de leur métier de flics de les trouver et de les emmener pour leur dernier voyage.

— Qui nous a appelés ?

— Une certaine Gabrielle Jansen qui venait leur rendre visite. Elle est en route pour le commissariat.

Il marqua une pause avant de reprendre :

— On y va ?

Leïla acquiesça et, ensemble, ils marchèrent dans l'allée. Elle jetait des regards dans toutes les directions, comme si l'endroit était un cabinet de curiosités. En découvrant le parc, elle s'interrogea sur ce mur vertigineux, aveugle. Cela donnait à la demeure des aspects de prison – et aux invités qui s'y promenaient l'impression d'y être enfermés. Un peu plus loin trônait une sculpture de femme recouverte de mousse. Elle était en marbre, visiblement. On aurait dit une œuvre d'art arrachée à un musée et posée là un peu au hasard. Une robe épousait ses formes. Elle souriait à un enfant assis à ses pieds, une partition de musique entre les mains.

Le lierre dévorait la pierre de la bâtisse, et une mousse fluorescente recouvrait la toiture. Les rideaux fermés sur des fenêtres aux petits carreaux ne laissaient rien deviner de l'intérieur.

— Je te conseille de mettre ça, fit Ronan en lui tendant un masque de protection. Et des gants aussi.

Elle emboîta le pas au capitaine et pénétra dans le vestibule. On n'aurait su dire si l'endroit était sublime ou kitsch. Des dizaines de peintures étaient accrochées aux murs menant au salon. Du plafond pendaient des lustres en verre de style Art déco. La taille imposante des pièces voûtées rappelait une construction religieuse. Une cathédrale miniature. Une demeure digne d'un roi, écrasée par une décoration hétéroclite et tape-à-l'œil.

— Cet endroit est...

La lieutenant ne termina pas sa phrase tant l'odeur qui lui parvint était forte. Un mélange de soufre et de sang séché, que seuls les habitués des morgues et des scènes de crime connaissent.

Ronan lui fit signe de le suivre. Leïla longea le vestibule et s'arrêta devant l'escalier menant à l'étage. Elle baissa la tête. À ses pieds, le corps de la femme reposait sur une bâche en plastique. Ses cheveux blancs retenus dans un chignon à moitié défait. Ses traits figés pour l'éternité. Le sang avait maintenant séché autour d'elle.

— La témoin l'a trouvée là, lâcha Ronan Weber.

Lui-même n'avait pas vu de cadavre depuis son arrivée à Belleville. Le dernier en date était un accidenté de la route. Un motard sans casque, un virage et une mort si stupide. Il avait déconseillé à la famille de voir la dépouille de leur enfant.

Il y avait des moments qu'on aurait préféré éviter dans ce métier, comme récupérer le téléphone d'un cadavre encore chaud, et chercher *papa* et *maman* dans le répertoire. Des matins de chien où rien n'allait, où des vies s'écroulaient après un mot, un regard. Et puis des matins comme celui-ci, où l'odeur de la mort s'invitait avant même le petit déjeuner.

La lieutenant retint un haut-le-cœur, mais ne détourna pas la tête.

— Elle a chuté dans l’escalier, expliqua-t-il en se baissant et en montrant des marques de frottements sur ses avant-bras. Elle s’est cogné la tête en arrivant en bas des marches, ce qui a provoqué un traumatisme crânien et une hémorragie.

Leïla suivit du regard les traces qui parsemaient le corps de la femme. Des hématomes se dessinaient sur sa peau diaphane.

— On sait comment elle s’appelle ?

— On a trouvé des lettres dans un tiroir, adressées à une certaine Elizabeth Storm. On suppose que c’est elle.

— Elizabeth Storm, murmura Leïla comme pour donner une réalité à celle qui venait de perdre la sienne.

La lieutenant monta quelques marches, comme pour prendre de la hauteur face à cette scène. Du haut de l’escalier, il y avait quelque chose de tellement solitaire et pathétique dans cette mort accidentelle.

— Et l’autre ? demanda-t-elle.

Au premier étage, plusieurs officiers de la police scientifique pratiquaient un relevé d’empreintes sur la rampe et les poignées de porte. Leïla et Ronan avancèrent jusqu’au fond du couloir et découvrirent une grande pièce. Le soleil s’était enfin levé. La chambre offrait une vue panoramique sur un vaste parc baigné d’une lumière timide, automnale. À gauche, une imposante bibliothèque de livres anciens couvrait un mur entier. Le mobilier avait certainement été chiné chez des antiquaires spécialisés. La tapisserie rappelait un Relais & Château un peu démodé mais encore chic. Leïla marcha lentement en analysant la pièce et s’arrêta devant le corps inerte étendu dans un lit.

La maigreur de l’homme creusait les joues. Le contour de ses yeux était rougi. Il était si pâle que des veines violettes traçaient une route sinueuse de ses bras à son cou et s’étiraient jusqu’à son front plissé. La lieutenant resta un instant à le contempler, immobile, comme pour s’imprégner de ce spectacle.

— Il a été retrouvé là. On n'a touché à rien. Il s'appelait Marcus Solar, c'était le propriétaire de la maison.

Leïla déglutit avant de s'exprimer.

— ... Il est mort de quoi ?

— D'une overdose, entendirent-ils dans leur dos.

Vêtu d'une combinaison intégrale, le médecin légiste de Belleville, André Tenyier, venait à leur rencontre. C'était un homme proche de la soixantaine, au crâne dégarni, dont de petites lunettes rondes surmontaient un nez aquilin.

— Bonjour à tous les deux.

— Overdose, vous dites ? demanda Ronan.

— Oui. Il a avalé une dose fatale de morphine mêlée d'une autre substance, peut-être de la benzodiazépine. On a trouvé une plaquette de gélules vides dans son tiroir.

Il sortit la pièce à conviction d'un sac en plastique et la montra aux deux policiers.

— Il avait un traitement, vous pensez ?

— C'est fort probable, mais on n'a pas encore mis la main sur l'ordonnance.

— Il s'est trompé dans les dosages ou son corps n'a pas supporté ?

— Possible. Même si je pencherais plutôt pour un suicide au vu de la quantité de comprimés ingurgités. L'analyse toxicologique nous en dira davantage.

Pendant qu'ils parlaient, la lieutenant s'avança près de l'homme. Un choc avait tétanisé l'ensemble de son corps et affaïssi ses traits. Alors qu'elle scrutait le visage amaigri et blafard de l'homme, quelque chose l'alerta. Elle renifla.

— C'est quoi, cette odeur ? Ça pue le rat crevé.

Le médecin et le capitaine se mirent à humer l'air à leur tour.

— C'est vrai, ça ne sent pas très bon..., nota Tenyier.

Ronan marcha vers le mur recouvert de livres.

— C'est marrant, l'odeur s'intensifie ici.

En sortant du manoir, Leïla retira son masque et inspira l'air glacé. Tout pour effacer cette odeur putride de la chambre. Elle jeta un regard autour d'elle. À ce jardin brumeux, à ces plantes mourantes, à tout ce silence qui ne faisait que reculer la réalité sous leurs yeux.

— J'appelle la procureure. Je pense qu'elle va ouvrir une enquête décès afin de pratiquer une autopsie sur l'homme, histoire de confirmer la piste du suicide. L'affaire de quelques jours, à tout casser.

Leïla hocha la tête sans quitter des yeux le manoir.

Ronan se demanda si c'était sa façon à elle de se protéger face à la découverte des deux cadavres. Fixer un point pour rester concentrée.

— Ça va ?

— Ça va, répondit-elle seulement.

— Je sais que t'es pas habituée à ce genre d'affaires mais, tu verras, les accidents domestiques, c'est assez fréquent et toujours un peu triste à constater...

Elle acquiesça, et ils longèrent de nouveau l'allée principale menant à la grille. Des officiers de police fumaient des cigarettes, adossés à leur voiture. L'ambiance était pesante. Le ciel couvert. Les mines maussades. Personne n'avait envie d'être là.

— On va au poste interroger la témoin. Vous, dit-il en se tournant vers les officiers, bouclez la zone et...

Leïla ouvrit la portière de la voiture et ne bougea pas avant que son supérieur la rejoigne. Elle sortit ensuite quelque chose et le lui tendit. C'était un exemplaire de *M, le magazine du Monde*.

— Ce n'est pas notre type mort dans son lit ?

Sur la couverture, un homme posait dans un costume trois-pièces, assis devant un piano à queue. Ses cheveux blancs étaient ramenés en arrière, comme un dandy du siècle passé. La main posée nonchalamment sur l'instrument. Quelque chose d'à la fois

démodé et infiniment classe se dégagait de ce cliché. En grosses lettres noires, on pouvait lire « Le grand retour de Marcus Solar ».

— On dirait, si... Enfin, il a meilleure mine ici.

Leïla ouvrit le magazine à la page de l'interview et se mit à lire à voix haute les premières lignes.

— « Après vingt-six ans d'absence, le légendaire pianiste Marcus Solar fait son grand retour sur scène pour une tournée de concerts dans le monde entier. Elle démarre le 20 octobre avec un récital intimiste dans son manoir et se terminera par un grand concert au Metropolitan Opera de New York, en présence de l'orchestre philharmonique de... »

— Attends, la coupa le capitaine. Un concert ici ? Dans son manoir ?

— Oui. Le 20 octobre.

— Ça aurait dû avoir lieu demain soir !